

GERHARD MEIER

HABITANTE DES JARDINS



EDITIONS
ZOE

Extrait de la publication

HABITANTE DES JARDINS

DU MÊME AUTEUR

L'Île des Morts, 1987

Borodino, 1989

La Ballade de la neige, 1991

Baur et Bindschädler, 1993
(la trilogie précédente en un volume)

Terre des vents, 1996

Le Canal, 2004

GERHARD MEIER

HABITANTE
DES JARDINS

Traduit de l'allemand
par Marion Graf

EDITIONS
ZOE

*Nous remercions la Fondation Pro Helvetia
d'avoir soutenu la traduction de ce livre
et les Affaires culturelles du Canton de Berne
d'avoir accordé une aide à sa publication*

Titre original: *Ob die Granatbäume blühen*
© Suhrkamp Verlag Frankfurt am Main 2005

Pour la version française
© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines
CH – 1227 Carouge-Genève, 2008
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture: Evelyne Decroux
Illustration: Stanislaw Wyspianski, *Pansies*, detail of
the polychrome of the St. Francis Church in Cracow
© Jakub Paczek
ISBN 2-88182-626-9

Habitante des jardins
Fais-moi entendre ta voix
Cantique des cantiques

Le 1^{er} décembre 1987, après que le voyageur eut longuement examiné les lignes du portail en bois sculpté de la cathédrale de Split, où saint Jean, lors de la Cène, pose encore une fois son visage triste sur l'épaule de Jésus, tout en cherchant – c'est une variante – d'une main, consolation dans la manche de son maître, il descendit sur la promenade de la plage ensoleillée où un cirneur, un vieillard, désœuvré depuis longtemps, à coup sûr, se mit à se cirer lui-même ses chaussures.

Ainsi commence l'une des petites épopées du recueil de Peter Handke *Encore une fois pour Thucydide*, dont les

épreuves arrivèrent un beau jour à Sils-Maria où toi et moi étions les hôtes de la Maison de Nietzsche, logeant dans une pièce adjacente au salon et cabinet de travail de Friedrich Nietzsche, dont nous séparait une simple cloison de planches. L'esprit du grand marcheur flotte encore dans ces pièces, dirait-on, si bien qu'il devait également souffler sur les épreuves, surtout de nuit, car pendant la journée, nous les emportions avec nous, par exemple dans le Val Bregaglia, à Soglio, où il y a le Palais de Salis avec, par derrière, le jardin dit historique, que l'on ressent tout de suite comme paradisiaque, comme une réminiscence du jardin d'Éden. Rainer Maria Rilke est venu ici en poursuivant les roses, il les a humées, il a lu, écrit des lettres, rêvé sur ses *Élégies* commencées à Duino, qu'il avait pensé terminer à Soglio. C'est là que nous sommes allés nous asseoir, Dorli et moi, sous l'un des

deux arbres géants, au milieu des pieds d'alouettes, des roses, des phlox, des pivoines fanées, des pommiers, des poiriers et des cerisiers rabougris, tandis que de petites haies de buis s'efforçaient de contenir les arbres, les roses, le phlox, et que les montagnes, à bonne distance, y plongeaient le regard.

C'est donc là que nous sommes allés nous asseoir pour lire quelques pages des épreuves que nous avons apportées, et c'est alors, entre autres, que nous avons compris comment le cireur de Split s'était mis à se cirer lui-même ses chaussures, qui en avaient besoin, et le soin qu'il y mettait, comme pour quelqu'un d'autre, et comment longuement, consciencieusement, il avait enduit une partie après l'autre, et comment pour finir il avait caressé les chaussures qui aussitôt, sous le palmier qui ombrageait le cireur, s'étaient mises à luire. Et nous avons appris ensuite comment le

voyageur avait rejoint le cirneur pour à son tour se faire cirer ses chaussures, tandis que la brosse à dépeussierer recourbée avait frotté ses chaussures au point que les orteils s'en étaient trouvés bien. Avons observé comment il répartissait de petits tas de cirage gros comme un ongle en les tamponnant par petites touches sur les chaussures, comment il maniait le moindre brin avec un soin extrême, oui, râclant même le dernier reste de cirage au fond du couvercle de la boîte, comment il avait mis les lacets entre les montants des chaussures et les chaussettes pour qu'ils ne soient pas salis par le cirage. Et cependant, les chaussettes et son caleçon long pendaient, et l'ourlet de ce dernier était aussi noir que le col de la chemise, ce qui donnait l'image d'un homme absolument seul. Et lorsque les brosses à reluire passaient sur le cuir, une musique naissait, juste comme une

musique très basse, bruissante, enthousiasmante, le son qui accompagnait le chant du muezzin, en haut sur le minaret, tandis que la tête du cireur se reflétait dans une flaque de la veille. Et chaque fois que le voyageur devait changer de pied, on entendait le coup sec, bref, du bois de la brosse frappé contre la caisse. Pour terminer, le cireur tira son chiffon à reluire, frotta une dernière fois le cuir en guise de finale, en sorte que celui-ci, sillonné de fentes et de craquelures, étincela. Après un dernier tapotement, le voyageur se retira dans tout l'éclat de ses chaussures, garda, au restaurant, les pieds calés sous son siège, se remémorant comment le vieux cireur l'avait fait penser à un peintre en train de faire son portrait, et à un saint : le saint de la méticulosité. Quand il se mit à pleuvoir, il laissa ses chaussures dans sa chambre, mais il les porta dans les neiges de la Macédoine,

dans les montagnes du Péloponnèse, et même dans le sable des déserts de Libye et d'Arabie, et des mois plus tard au Japon, il suffisait encore d'un coup de chiffon pour faire réapparaître l'éclat originel.

Dorli, lorsque nous avons levé les yeux des épreuves, les montagnes plongeaient toujours leurs regards dans l'enclos et nous étions entourés de roses. Sauf qu'un nouveau parfum était suspendu au-dessus du jardin, le parfum d'une épopée née de la lumière, des rythmes et de la musique des phrases de Handke. Cependant que j'avais sous les yeux les sculptures, celles de la porte principale de la cathédrale de Split, où Jean – lors de la Cène – pose le visage sur l'épaule de l'homme qui avait, à l'occasion, lavé ses pieds et ceux des autres. En partant, j'ai mis plus de soin à me chausser, bien que je porte des chaussures de daim.

Sur le chemin du lac de Sils, nous passions chaque fois devant l'hôtel Alpenrose où Marcel Proust, au tournant du siècle, était descendu avec deux amis, l'un juriste et l'autre diplomate, si je me souviens bien. Et chaque fois que je levais les yeux vers ce qui est aujourd'hui une ruine, je me disais : c'est ici qu'il doit s'être tenu, ce cher Marcel Proust, sur un de ces balcons, tout en pensant à ses papillons, « au-dessus du lac aux précieuses nuances, dont les couleurs rappelaient une grande fleur mourante ». Sur la façade, côté lac, on pouvait encore lire : « Alpenrose », mais par fragments, et sur un pilier maçonné, « Entrée de l'hôtel ». Le jardin était abandonné, mais il était aussi beau, ou presque, en son genre, que celui qui s'étendait derrière le Palazzo Salis à Soglio, entouré de sorbiers, l'arbre de Gottfried Benn.

Et lorsque ensuite (les épreuves avec nous) nous traversions la prairie, la vaste

prairie qui s'étend entre Sils-Maria et le lac, les fleurs méditaient sur les destinées humaines, remontant jusqu'à Thucydide, c'était surtout le cas à contre-jour, alors qu'aux autres heures de la journée, c'était Frédéric Chopin qui semblait bercer les corolles et les graminées.

Sur la presqu'île, on arpentait les chemins de Friedrich Nietzsche; on tombait sur des œillets des glaciers qui exhalaient exactement le même parfum que ceux que, jeune garçon, je rapportais des rochers de la Lehnfluh, puis on arrivait à la plaque de granit présentant *La Chanson ivre* de Nietzsche, qui se termine par ces mots: « Mais tout plaisir veut l'éternité – / veut la profonde, profonde éternité! » Le vent soufflait dans les conifères avec des mugissements croissants et décroissants. L'homme à la moustache surgissait devant mes yeux, lui qui avait anticipé la vie sans dieu, s'était jeté au garrot d'un cheval et avait

finalement rejoint le royaume des ombres – pour n'en plus revenir.

Nous allions nous asseoir sur le banc de bois, contemplions le lac et en face, Isola, où jadis, lors de nos courses de Sils-Maria à Maloja, nous prenions un potage à l'orge des Grisons. Le vent passait dans nos cheveux comme s'ils étaient des aiguilles de mélèzes. Je pensais aux épopées de Handke, à la neige qui, à travers la loupe, se révélait pleine de suie ; je voyais frémir les éventails des palmiers comme si c'étaient mille oiseaux, vers le soir, et le dimanche, et au bord de la mer ; m'étaient donnés les éclairs de chaleur sur l'île de Krk, la promenade de Split, la femme sur le pont supérieur, qui regardait la mer ; les bestioles qui, posées sur la plaque brûlante du fourneau par les petits campagnards, se ratatinaient aussitôt. Et puis les vers luisants, les heures entre hirondelle et chauve-souris, la gare de Lyon-Perrache,

l'art de laisser advenir les choses et le besoin de rentrer, immédiatement. –

Le lac ressemblait alors dans ses couleurs à une « grande fleur mourante », embaumant aussi fort, aurait-on dit, que le jardin du Palazzo Salis à Soglio, quelques jours auparavant.

Quelques jours plus tard, Dorli, des musiciens de l'orchestre du Gewandhaus de Leipzig ont joué le quatuor dit *L'Alouette* de Haydn. On croyait reconnaître, par moment, la mélodie des brosses du cireur de Split. C'était à Celerina, dans l'église de San Gian qui a deux tours dont l'une, la plus haute, en ruine, pointait dans le ciel légèrement couvert de cette fin d'après-midi, tendu au-dessus du Val Bergaglia et du plateau des lacs de Haute-Engadine.

Peu après ton départ, une comète a fait son apparition dans le ciel, juste au-dessus du Jura, là où l'un de ses contre-